Le Préambule des innombrables

<[www.preambule.net](http://www.preambule.net)>

# Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVIe siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

# Texte, traductions et imitations de Pétrarque, « Or che ’l ciel et la terra e ’l vento tace… », *Canzoniere*, 164 : 6 sonnets et une traduction en prose.

Textes modernisés suivis des textes originaux,

établis sur les éditions disponibles sur Gallica.

Version 7, augmentée et révisée le 05/06/21.

XIVe siècle

Pétrarque

1. *Or che ’l ciel…*

1547

Peletier

1. *Or que le Ciel…*

1560

d’Espinay

1. *Lorsque tous cois…*

1575

Jamyn

1. *Le Ciel, la terre…*

1595

Du Tronchet

1. *Ores que ciel et terres…*

1609

Garnier

1. *Ores les airs…*

1842

Gramont

1. *Maintenant que le ciel…*

XIVe siècle

PETRARCA, Francesco, *Il Petrarca*, Lyon, Jean de Tournes, 1545, *Sonetti e Canzoni in vita di Madonna Laura*, CXXXII, pp. 153-154.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10568287/f161>>

HOR ; che’l ciel , e la terra , e’l uento tace ,

E le fiere , e gliaugelli il sonno affrena ,

Notte’l carro stellato in giro mena ,

E nel suo letto il mar senz’onde giace ;

Veggio , penso , ardo , piango ; e chi mi sface ,

Sempre m’e inanzi per mia dolce pena :

Guerra e’l mio stato d’ira , e di duol piena ;

E sol di lei pensando ho qualche pace .

Cosi sol d’una chiara fonte uiua

Moue’l dolce , e l’amaro , ond’io mi pasco :

Vna man sola mi risana , e punge :

E perche’l mio martir non giunga a riua ,

Mille uolte’l di moro , e mille nasco ;

Tanto da la salute mia son lunge .

PETRARCA, Francesco, *Rime di Francesco Petrarca*, Venise, 1470, f° 68r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70418k/f149>>

OR chel ciel & la terra el uento tace

& le fiere et gliaugegli el sonno affrena

nocte el carro stellato ingiro mena

& nel suo lecto elmar senza onda giace

ueghio penso ardo piango & chi misface

sempre me innanzi per mia dolce pena

guerra e elmio stato dira e diduol piena

& sol dilei pensando o qualche pace

C osi sol duna chiara fonte uiua

mouel dolce & lamaro ondio mipasco

una man sola mirisana & punge

& per chel mio martit non giunga ariua

mille uolte el di moro & mille nasco

tanto dala salute mia son lunge

1547

PELETIER DU MANS, Jacques, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Michel de Vascosan et Gilles Corrozet, 1547, *Douze sonnets de Pétrarque*, f° 57r°v° [traduction de Pétrarque, *Canzoniere*, 134, « Pace non trovo… »].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8560205/f117>>

Texte modernisé

O r que le Ciel, Terre, et Vent est paisible,

E t que sommeil tout animal démène,

L a nuit le char étoilé en tour mène,

Q u’en son lit est la mer sans flots taisible,

J e veille, ards, pense et pleure : et m’est visible

C e qui m’occit, pour ma très-douce peine :

M on état est guerre d’ire et deuil pleine,

E t paix trouver, qu’y pensant, n’est possible.

D onc seulement d’une source très-vive

D oux et amer sort, dont me vais paissant :

U ne main seule, et me guérit et point :

E t puis afin que mon mal n’aille à rive,

C ent fois le jour suis mourant et naissant,

T ant loin je suis de mon salut déjoint.

Texte original

O r que le Ciel, Terrɇ, & Vent est paisible,

E t que sommeil tout animal demeine,

L a nuit le char estellé en tour meine,

Q u’en son lit est la mer sans flotz taisible,

I e ueillɇ, ars, pensɇ & pleurɇ: & m’est uisible

C e qui m’occit, pour ma tresdousse peine:

M on estat est guerre d’irɇ & deuil pleine,

E t paix trouuer, qu’y pensant, n’est possible.

D oncq’ seulement d’une source tresuiue

D oux & amer sort, dont me uois paissant:

V ne main seulɇ, & me guerit & point:

E t puis affin que mon mal n’aillɇ a riue,

C ent fois le iour suis mourant & naissant,

T ant loing ie suis de mon salut desioint.

1560

d’ESPINAY, Charles, *Les Sonnets de Charles d’Espinay, Breton*, Paris, Robert Estienne, 1560, f° C1r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70650m/f17>>

Texte modernisé

Lorsque tous cois sont terre et ciel et vent,

Et qu’animaux le doux sommeil enserre,

Et que de nuit ce char en rondeur erre,

Et qu’en son lit la mer va reposant,

Je vois, je pense, et brûle, et suis pleurant,

Et tout objet m’est pour peine et pour guerre,

Dessus mon cœur Amour ses traits desserre,

N’ayant repos que d’un seul pensement.

Et tout ainsi d’une fontaine naît

L’aigre et le doux, dont mon âme se paît,

Et un seul bras me guérit et me blesse.

Et puis, afin que mon martyre dure,

Le Destin veut que je naisse et je meure

Cent fois le jour pour n’avoir jamais cesse.

Texte original

Lors que tous cois sont terre & ciel & vent,

Et qu’animaux le doux sommeil enserre,

Et que de nuict ce char en rondeur erre,

Et qu’en son lict la mer va reposant,

Ie voy, ie pense, & brusle, & suis pleurant,

Et tout obiect m’est pour peine & pour guerre,

Dessus mon cueur Amour ses trets desserre,

N’ayant repos que d’vn seul pensement.

Et tout ainsi d’vne fontaine naist

L’aigre & le doux, dont mon ame se paist,

Et vn seul bras me guarit & me blesse.

Et puis, affin que mon martire dure,

Le Destin veult que ie naisse & ie meure

Cent fois le iour pour n’auoir iamais cesse.

1575

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, *Artémis*, quatrième livre, f° 144r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f303>>

Texte modernisé

Le Ciel, la terre, et l’haleine des vents

Étaient tenus d’un paisible silence,

Et tout oiseau qui parmi l’air s’élance,

Et par les bois tous animaux vivant.

La Nuit menait ses feux étincelants

En son beau Char : de Vénus la naissance

En son grand lit gisait sans violence,

Et doucement ses flots allaient roulant.

Le doux Sommeil arrosait toute chose,

Non ma paupière, ah ! elle ne fut close

Tant que Phébé guida ses noirs chevaux.

Votre portrait qui dans mes yeux séjourne,

Qui comme il veut me tourne et me retourne,

Me fit souffrir mille et mille travaux.

Texte original

Le Ciel, la terre, & l’haleine des vents

Estoyent tenus d’vn paisible silance,

Et tout oyseau qui parmi l’air s’elance,

Et par les bois tous animaux viuans.

La Nuict menoit ses feux estincelans

En son beau Char : De Venus la naissance

En son grand lict gisoit sans violance,

Et doucement ses flots alloyent roulans.

Le doux Sommeil arrousoit toute chose,

Non ma paupiere, ah ! elle ne fut close

Tant que Phebé guida ses noirs cheuaux.

Vostre portrait qui dans mes yeux sejourne,

Qui comme il veut me tourne & me retourne,

Me fit souffrir mille & mille trauaux.

1595

DU TRONCHET, Étienne, *Lettres amoureuses*, *avec septante sonnets traduits du divin Pétrarque*, Lyon, Paul Frellon et Abraham Cloquemin, 1595, sonnet 60, p. 283.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79141f/f288>>

Texte modernisé

O

Res que ciel et terre et le vent se repose :

Que le chant de l’oiseau se restreint et réfrène,

Que le char étoilé la nuit ne se promène,

Et qu’en son lit la mer sans onde se compose :

Je vois, je pense, j’ards, et qui détruire m’ose

Est toujours devant moi pour objet de ma peine,

La guerre est mon état du deuil et d’ire pleine,

Et d’elle au seul penser j’ai de paix quelque chose.

D’une même fontaine et d’une source vive

Provient cet aigre, doux, duquel je me repais,

Et même main me blesse en laquelle j’amende.

Mais afin que mon mal ne soit joint à la rive,

Cent fois le jour je meurs, et cent fois je renais,

Tant je suis près et loin de ce que je demande.

Texte original

O

Res que ciel & terre & le vent se repose:

Que le chant de l’oiseau se restraint & refrene,

Que le char estoillé la nuit ne se pourmeine,

Et qu’en son lit la mer sans onde se compose:

Ie voy, ie pense, i’ards, & qui destruire m’ose

Est tousiours deuant moi pour obiect de ma peine,

La guerre est mon estat du dueil & d’ire pleine,

Et d’elle au seul penser i’ay de paix quelque chose.

D’vne mesme fontaine & d’vne source viue

Prouient cest aigre, doux, duquel ie me repais,

Et mesme main me blesse en laquelle i’amende.

Mais afin que mon mal ne soit ioint à la riue,

Cent fois le iour ie meurs, & cent fois ie renais,

Tant ie suis pres & loin de ce que ie demande.

1609

GARNIER, Claude, *L’Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l’Harmonie de l’Auteur*, sonnet XIV, f°127r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f277>>

Texte modernisé

Ores les airs et la terre et les Cieux

Penchent leur front au giron du Silence,

Ores le Somme ès flots de l’oubliance

Trempe le soin des hommes et des Dieux.

Ores la Nuit de son char radieux

Par l’Horizon les deux brides élance,

Où mainte flamme, en diverse cadence,

Brille en tournant d’un pied laborieux.

En terre, aux Cieux, en l’onde tout repose,

Tout seul je veille, et tout seul je dispose

Mon âme au choc de cent mille travaux :

Et pour Dictame, au souci qui m’affole,

J’ai dans mes yeux incessamment l’Idole

De la beauté qui me fait tant de maux.

Texte original

Ores les airs & la terre & les Cieus

Panchent leur front au giron du Silance,

Ores le Somme és flos de l’oubliance

Trampe le soin des hommes & des Dieus.

Ores la Nuit de son char radieus

Par l’Horizon les deus brides élance,

Où mainte flamme, en diuerse cadance,

Brille en tournant d’vn pié laborieus.

En terre, aus Cieus, en l’onde tout repoze,

Tout seul ie veille, & tout seul ie dispoze

Mon ame au choc de cent mille trauaus:

Et pour Dyctame, au soucy qui m’afole,

I’ay dans mes yeus incessamant l’Idole

De la beauté qui me fait tant de maus.

1842

GRAMONT, Ferdinand de, *Poésies de Pétrarque*, Paris, Paul Masgana, 1842, *Sonnets et Canzones composés du vivant de Laure*, sonnet CXXXI, p. 119.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5849442j/f142>>

il souffre et ne peut guérir d’une souffrance qu’il chérit.

Maintenant que le ciel, la terre et les vents se taisent ; que les bêtes sauvages et les oiseaux sont arrêtés par le sommeil ; que la nuit, sur son char étoilé, accomplit son circuit, et que la mer repose sans vagues dans son lit ;

Je regarde, je pense, je brûle, je pleure, et celle qui me fait mourir est sans cesse devant moi pour mon tourment qu’elle adoucit pourtant ; la guerre est ma condition, guerre pleine de colère et de douleur ; et je n’ai quelque repos qu’en pensant à *elle*.

Ainsi c’est de la même fontaine claire et vive que vient toute la douceur et l’amertume dont je me nourris : c’est la même main qui me guérit et me perce.

Et pour que mon martyre n’arrive pas à sa fin, mille fois par jour je meurs, et mille fois je renais, tant je suis éloigné de ma guérison.